

Zeitschrift: Revue de Théologie et de Philosophie
Herausgeber: Revue de Théologie et de Philosophie
Band: 10 (1922)
Heft: 45

Artikel: La foi d'Esaïe
Autor: Gamperit, Auguste
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-380054>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 15.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

LA FOI D'ESAÏE *

*A Monsieur le professeur Lucien Gautier
à l'occasion de son soixante-dixième anniversaire.
Hommage de reconnaissante affection.*

I. LA SITUATION POLITIQUE DE LA PALESTINE AU VIII^e SIÈCLE AVANT JÉSUS-CHRIST.

La première moitié du VIII^e siècle avait été pour les royaumes d'Israël et de Juda un temps de paix relative et de grande prospérité. Brusquement, au milieu du siècle, l'horizon politique s'assombrit, et une tourmente effroyable se déchaîna sur les deux petits royaumes.

Le lion assyrien, qui depuis quelque temps paraissait assoupi, se réveillait sur les bords du grand fleuve, et ses rugissements commençaient à faire trembler l'Asie. Tiglat-Pileser IV rêvait de refaire d'Assour la grande puissance impérialiste qu'elle avait été un millénaire auparavant. Les conquêtes faites en Mésopotamie ne suffisaient pas à son ambition ; il voulait abattre la puissance rivale des bords du Nil. Mais, pour aller d'Assyrie en Égypte, il fallait passer par la Syrie et la Palestine. Dès 742 ces deux pays connurent le péril qu'il y a pour un petit État à se trouver sur la route d'un ambitieux conquérant. Successivement les Tyriens, les Syriens, les Israélites durent acheter à prix d'or leur salut.

* Cette étude a été présentée à la séance d'ouverture des cours de la Faculté de théologie de l'Église évangélique libre du canton de Vaud, le 7 octobre 1920.

Mais la sujétion assyrienne pèse aux uns et aux autres. En 735, le roi Reşin de Damas inaugure une politique de résistance à Assour. Son projet est vaste et courageux : coaliser les Etats palestiniens et syriens, avec l'appui de l'Égypte, contre le colosse ninivite. Reşin obtient l'adhésion de Tyr et de Sidon, et même celle de Péqah d'Israël, malgré l'antique haine entre Damas et Samarie. Mais pour former le bloc des alliés, surtout pour le souder à l'Égypte, il faut à tout prix obtenir le concours de Juda. Or Juda résiste. Jotham d'abord, son fils Achaz ensuite, écartent les propositions de Reşin. Alors celui-ci espère que la force réussira là où la diplomatie a échoué. Avec Péqah d'Israël, il se met en campagne contre Juda (735). A Jérusalem c'est à la fois une indignation contre Israël, le frère ennemi, et une grande angoisse, car la menace est sérieuse pour le petit royaume du Sud. Achaz, désespéré, se décide à faire appel au secours d'Assour lui-même, sans mesurer les conséquences proches et lointaines de la venue en Palestine du redoutable empire. Tiglat-Pileser ne se fit point prier, d'autant plus qu'Achaz avait rendu son appel éloquent en l'accompagnant d'un fort tribut d'or et d'argent. A la suite de deux expéditions, en 734 et en 732, il eut bientôt fait de s'emparer du royaume de Damas et de frapper le royaume d'Israël de telle manière qu'il ne fût plus à redouter (II Rois xv, 29).

Juda était délivré de la coalition syro-israélite, mais il avait perdu son indépendance. Vassal d'Assour, il en devint dépendant non point seulement en politique, mais aussi en morale et en religion. Pour plaire à son nouveau suzerain, Achaz ouvrit les portes de Jérusalem aux mœurs et au culte assyriens, et Mardouk eut son autel et ses symboles sur la colline de Sion. En 722, Salmanasar V achevait la conquête du royaume d'Israël, et Sargon II détruisait Samarie et en déportait les habitants. Le royaume d'Israël n'était plus ; Juda subsistait, mais vassal d'Assour, dont les garnisons occupaient sa frontière immédiate.

Le fils d'Achaz, Ezéchias (727-699) comprit que le salut de son pays était de demeurer soumis. Pendant une quinzaine d'années il paya le tribut, et ce fut la paix sinon l'indépendance. Mais l'Asie occidentale supportait mal le joug de l'empire assyrien. Les tentatives de soulèvement devenaient fréquentes. Babylone réussit à se libérer pour un temps. Une

coalition des villes philistines et de Hamath, sur les bords de l'Oronte, fut écrasée en 720, aux batailles de Karkar et de Raphia. En 714, Asdod prend l'initiative de la révolte et réussit à obtenir le concours d'Ezéchias. Nouveau châtement, nouvelles ruines. Ezéchias est trop heureux de pouvoir retirer à temps son épingle du jeu, et de n'être puni que d'une amende. La dure leçon aura servi, la paix assyrienne règnera pendant neuf ans.

Mais à la mort de Sargon II, auquel Sanchérib succède en 705, de nouvelles velléités d'indépendance se manifestent. Cette fois Juda tient les fils du complot, et Jérusalem reçoit les visites mystérieuses des envoyés de Babylone et de l'Égypte, aux alléchantes promesses. Sanchérib veut en finir avec ces révoltes perpétuelles. Il arrive lui-même en Palestine à la tête d'une armée formidable (701). Devant lui tombent Ascalon, Hébron ; d'autres se hâtent de se soumettre. Les Égyptiens sont battus à Altakou. Juda est ravagé : il récolte la tempête dont, trente ans auparavant, il avait semé le vent. Dans ses Annales, Sanchérib peut se vanter d'avoir, au cours de cette expédition, « pris et détruit 46 villes, d'avoir emporté un riche butin, d'avoir fait 200.150 (?) prisonniers, hommes, femmes et enfants, et enfin d'avoir enfermé Ezéchias dans Jérusalem, comme un oiseau dans sa cage ».

En effet, tandis qu'il assiégeait Lâkiš, Sanchérib avait détaché un important corps d'armée pour s'emparer de Jérusalem. La ville fut investie et serrée de près. L'angoisse y régnait. Les plus chauvins, ceux qui avaient poussé Ezéchias à la révolte, devenaient les plus impatients d'une soumission immédiate pour éviter une catastrophe. Ezéchias tente d'apaiser la colère de Sanchérib en lui envoyant un tribut, dont il est obligé de prélever le montant sur sa cassette particulière et sur le trésor du temple... Dépense inutile ! Vaine humiliation ! Sanchérib veut la reddition de la place. Jérusalem va succomber, lorsqu'un jour, tout à coup, les Assyriens lèvent le camp et s'enfuient précipitamment : (1)

(1) Que s'était-il passé ? Dans II Rois XVIII, 13 à XIX, 37, comme dans le texte parallèle d'Esaië XXXVI et XXXVII, nous avons un récit, composé de deux traditions, sur cette délivrance. Mais il est impossible de dégager exactement les causes de ce départ. D'après II Rois XIX, 9, il semble que les Assyriens aient été effrayés par l'annonce de l'arrivée de Tirhaqa et des

Le soir, c'était une ruine soudaine ;
 Avant le matin, ils n'étaient plus !

(XVII, 14) (1)

Ezéchias vécut encore deux ans et demeura vassal d'Assour. En 670, le successeur de Sanchérib, Assar-Haddon, abattait définitivement la résistance de l'Égypte et enlevait pour longtemps aux États palestiniens l'espoir de trouver en elle un appui pour la conquête de leur indépendance.

Il n'y a pas dans l'histoire du royaume de Juda de période plus mouvementée, plus tragique, que cette seconde moitié du VIII^e siècle, qui vit la chute de Damas et celle de Samarie, Jérusalem à deux doigts de sa perte et l'Égypte réduite à l'impuissance.

C'est l'époque du prophète Esaïe.

II. LA VIE D'ESAÏE.

Il est né entre 770 et 760. Son nom, *Yeša'eyâhou*, signifie « salut de Yahvé ». Il n'est point un campagnard, comme Amos, Osée, Jérémie ; c'est un citoyen de Jérusalem. Toute sa vie s'est passée dans la capitale ; le temple, ou ses abords, est un de ses lieux de prédilection. Il aime assister aux cérémonies du culte ; mais il n'est pas prêtre, et l'entrée du parvis lui inspire une crainte mystérieuse. Il vit au milieu des rues, dans le va-et-vient de ce peuple de négociants et d'artisans ; mais il fréquente aussi la cour et les chefs. Rien ne prouve qu'il fût de la famille royale, comme on l'a dit, mais il appartenait sans doute à la classe élevée : il aborde familièrement le roi, et Urie, le grand prêtre, est de ses amis intimes.

Nous ne savons rien d'une profession à laquelle l'aurait arraché l'appel de Dieu. Il était marié, et nous lui connaissons deux

Egyptiens ; au verset 35, il est fait allusion à une épidémie (la peste?) qui aurait fait périr 185.000 soldats, et, au verset 7, le roi se serait décidé à ce départ au reçu de fâcheuses nouvelles parlant d'une révolution en Assyrie. Il est impossible de choisir entre ces diverses explications, sans compter que les trois raisons indiquées pourraient avoir concouru à ce résultat inespéré : la délivrance de Jérusalem.

(1) Lorsque nous ne faisons pas d'autre indication, le texte est tiré du livre d'Esaïe.

enfants, qui reçurent, comme les enfants d'Osée, des noms symboliques, dont nous parlerons plus loin. Sa vocation dans le temple de Jérusalem, qui nous est racontée au chapitre VI de son livre, eut lieu en 740, l'année même de la mort du roi Ozias, et deux ans après un tremblement de terre qui avait laissé derrière lui de terrifiants souvenirs.

Le ministère d'Esaïe, commencé sous Jotham, s'exerça sous les règnes d'Achaz et d'Ezéchias. Sous Achaz, il fut témoin de la menace syro-éphraïmite, de l'appel à Assour, de l'abaissement politique, moral et religieux de sa patrie. Sous Ezéchias, où son influence grandit et où nous le verrons aux prises avec les grands événements politiques, il surprend les conspirations ourdies contre Ninive, il assiste à la dévastation de la campagne judéenne, il est enfermé à Jérusalem avec Ezéchias, et, avec lui, il voit la magnifique délivrance de l'an 701.

Ici s'arrêtent les données biographiques du texte biblique. Une tradition, qui n'apparaît guère qu'au second siècle après Jésus-Christ, veut qu'il soit mort victime de la persécution que Manassé, successeur d'Ezéchias, dirigea contre les prophètes, et qu'il ait été scié avec le tronc de l'arbre creux dans lequel il avait cherché un refuge. Rien d'invraisemblable dans cette tradition, mais il est impossible d'en garantir l'authenticité. En 701, Esaïe avait derrière lui quarante ans de ministère ; il avait achevé sa course.

Sans vouloir aborder ici la question littéraire, disons en passant qu'Esaïe fut un maître de la parole et de la plume. Sa langue est très pure, son style d'une noble allure, ses images sont brillantes, saisissantes. Son mysticisme incontestable ne l'empêche pas de rester maître de lui. Il n'a pas la rudesse d'Amos, ni la tendresse de Jérémie ; il demeure toujours ferme, soutenu par l'intime conviction que Yahvé parle et que lui, Esaïe, est son envoyé.

Tel est l'homme dont nous voudrions esquisser l'attitude au sein de la tourmente politique que nous avons rappelée. Notre intention n'est point de faire une étude complète, ni de son ministère, ni de sa pensée religieuse ; nous voulons seulement relever un trait, qui ne peut manquer de frapper tout lecteur attentif de la première partie du livre d'Esaïe : la foi, source de salut et de vie.

Nous ne parlerons donc qu'incidemment du prédicateur moral, du réformateur social, nous considérerons avant tout l'homme religieux. Et, comme sa religion était au centre de toute sa vie, nous ne serons pas surpris d'avoir à chercher l'Esaïe religieux sur la scène de la politique nationale et internationale. Nous choisirons les époques les plus caractéristiques, celles où se jouèrent les destinées de Juda : 1^o l'époque de l'attaque syro-éphraïmite ; 2^o l'époque des complots palestiniens contre Assour ; 3^o l'époque du siège de Jérusalem par les Assyriens en 701.

III. ESAÏE ET LES ÉVÉNEMENTS POLITIQUES.

1^o *L'attaque de Juda par les Syriens et les Israélites.*

Lorsque, dans les circonstances que nous avons indiquées, Reşin de Damas et Péqah de Samarie marchèrent contre Jérusalem, « le cœur d'Achaz et le cœur de son peuple frissonnèrent comme frissonnent les arbres de la forêt au souffle du vent » (VII, 2). C'est alors qu'Esaïe intervient. Rejoignant le roi, qui est allé avec ses courtisans, sur le chemin du champ du foulon, vérifier l'état de l'aqueduc en prévision d'un siège, Esaïe l'interpelle et lui fait honte de sa peur :

Prends garde ! reste tranquille !
 Ne crains pas et que ton cœur ne défaille pas
 Devant ces deux bouts de tisons fumants.
 Puisqu'Aram a médité du mal contre toi, en disant :
 « Montons contre Juda, serrons-le de près !
 Faisons-en la conquête pour nous,
 Et faisons-y régner le fils de Tabeel ! »
 Ainsi parle le Seigneur, Yahvé :
 « Cela ne viendra pas, cela n'arrivera pas... »
Si vous ne croyez pas,
Vous ne subsisterez pas ! (VII, 4 à 9)

Il est malheureusement impossible de rendre en français l'onomatopée saisissante de ces deux derniers vers en hébreu : *Im lô ta'amînou kê lô té'âménou.* Mais nous pouvons les transposer sous leur forme positive : *Croyez et vous subsisterez ! Avez foi et vous serez sauvés !* et nous avons là tout le programme d'Esaïe.

Esaïe veut qu'Achaz et le peuple trouvent en Yahvé, avant tout autre secours, le repos qui manque à leurs cœurs inquiets : Yahvé d'abord et Yahvé seul ! Aussi lorsque, un peu plus tard, le prophète apprend que le roi va demander le secours des Assyriens, il retourne vers lui et le prie de prendre une attitude vraiment religieuse : « Demande en ta faveur un signe à Yahvé, ton Dieu ; demande-le soit dans les lieux bas, soit dans les lieux élevés » (VII, 10 à 11). Mais Achaz est déjà trop avancé dans ses négociations pour pouvoir sincèrement faire cet acte d'abandon à Dieu : « il méprise les eaux de Siloé qui coulent doucement » pour regarder au grand fleuve, l'Euphrate. Ses envoyés sont déjà auprès de Tiglat-Pileser ; courageusement Esaïe condamne la démarche du roi :

Faites un plan, il sera anéanti !
 Prenez une résolution, elle ne subsistera pas !
 Car Dieu est avec nous ! (VIII, 10)

Ce n'est point qu'Esaïe conteste qu'une délivrance ne puisse venir par le moyen d'Assour (1). Mais il veut que cette délivrance soit l'œuvre de *Yahvé* et non une manœuvre politique, qui coûte à Juda sa dignité et son indépendance. A quoi bon appeler et payer le secours d'Assour ? Yahvé saura bien le procurer gratuitement, s'il le juge bon, car déjà :

Yahvé élève un signal pour la nation lointaine,
 Il la siffle des extrémités de la terre,
 Et, voici, avec hâte et promptitude, elle vient.
 Il n'y a point de fatigué, ni de chancelant ;
 La ceinture de ses reins n'est pas relâchée,
 Et le cordon de ses souliers n'est pas rompu.
 Ses flèches sont aiguës,
 Et tous ses arcs tendus.
 Les sabots de ses chevaux ressemblent à des cailloux,
 Et les roues (de ses chars) à des tourbillons.
 Son rugissement est comme celui de la lionne,

(1) Il en est même si persuadé qu'il appelle son second fils du nom symbolique de Mahér-Sâlâl-Hâš-Baz (Prompt butin ! Proche pillage !), « car, dit-il, avant que l'enfant puisse dire : Mon père ! ma mère ! on emportera devant le roi d'Assour les richesses de Damas et le butin de Samarie ».

Il rugit comme des lionceaux ;
 Il gronde et saisit sa proie,
 Il l'emporte sans que personne ne se sauve. (v, 26 à 29)

Puisque la catastrophe va fondre sur les ennemis de Juda, pourquoi craindre ? pourquoi chercher des secours humains ? « C'est Yahvé qu'il faut sanctifier ! » (VIII, 13). « Si vous ne croyez pas, vous ne subsisterez pas ! »

2° *Les complots palestiniens contre Assour.*

Vingt ans ont passé. Sourd aux avertissement d'Esaië, Achaz a appelé l'Assyrien, et l'Assyrien est venu. Celui-ci a abattu Damas et Samarie, il a libéré Jérusalem. Mais la rançon de la délivrance, c'est la suzeraineté d'Assour sur Juda. Avec le temps ce vasselage est devenu pesant à Juda, comme à maint autre peuple, écrasé par l'impérialisme de Ninive. Ezéchias, le successeur d'Achaz, prête une oreille complaisante aux propositions de rébellion que lui font l'Égypte, Babylone et les villes philistines. Il entreprend une politique d'intrigues, d'alliances, de compromis, dans le désir de retrouver son indépendance. Mais Esaië veille. Cette soumission à Assour, rançon de l'alliance avec Tiglat-Pileser, qu'il avait combattue au temps d'Achaz, il ne veut pas maintenant qu'on la brise en recourant à d'autres alliances avec d'autres peuples étrangers. Il voit dans ces expédients humains une infidélité à Yahvé, et de nouveau il prêche la foi et la foi seule. Ainsi, lorsqu'une ambassade judéenne part pour l'Égypte, chargée de présents, il ose l'interpeller dans les rues de la capitale :

Malheur aux fils rebelles, dit Yahvé,
 Qui font des projets sans moi
 Et concluent des alliances sans mon esprit !
 Ils descendent en Égypte sans consulter ma parole !

Le secours de l'Égypte n'est que vanité et néant.

(xxx, 1 à 7)

Il n'y a pas de traité, pas d'argent, pas de forces militaires qui fassent impression sur Esaië. Il n'y a pour lui qu'une force,

mais réelle et puissante, celle de l'Esprit de Yahvé, C'est la seule qu'il faille appeler :

Malheur à ceux qui descendent en Egypte pour du secours,
Et comptent sur les chevaux,
Qui se confient dans les chars, parce que nombreux,
Et dans les cavaliers à cause de leur grande force,
Mais qui ne se tournent pas vers le Saint Israël,
Et ne consultent pas Yahvé.

.

L'Egyptien est un homme et non un dieu,
Ses chevaux sont chair et non esprit. (xxxI, 1, 3)

A la politique tortueuse d'Ezéchias Esaïe oppose la politique de la foi :

C'est dans la conversion et la foi que sera votre salut,
C'est dans le repos et la confiance que sera votre force.
(xxx, 15)

Pour lui il n'y a que la parole de Dieu qui mérite d'être crue, du Dieu qui lui a dit :

Voici, j'ai placé pour fondement en Sion une pierre,
Une pierre éprouvée, une précieuse pierre angulaire, soli-
Qui croit ne chancellera pas ! [dement fondée,
(xxviii, 16)

Sous une autre forme, c'est la parole prononcée vingt ans auparavant :

« Si vous ne croyez pas, vous ne subsisterez pas. »

3° Jérusalem menacée et assiégée (701).

Encore une fois, la parole d'Esaïe a été confirmée par les événements. La révolte de Juda, son alliance avec l'Egypte, ont amené le malheur. Les Assyriens ont envahi le pays, la province a été ravagée ; Jérusalem, serrée de près, est sommée de se rendre. Ezéchias est sur le point de capituler. Ne serait-ce pas le parti de la raison ? « Non ! clame Esaïe, ce serait celui de la lâcheté et de l'incrédulité. » Et, avec la même énergie qu'il avait demandé de ne pas se rebeller, par confiance en Dieu, il réclame maintenant la résistance, par confiance, encore et tou-

jours, en Dieu. Car Assour n'est qu'un orgueilleux tyran, qui ne sert pas, ou ne sert plus, les intentions divines. Pour le prophète cela ne fait aucun doute, Assour ne pourra rien contre Jérusalem, car Yahvé est au-dessus de lui, Yahvé est contre lui. Ce peuple, qui fut naguère l'instrument de la justice de Dieu, est devenu l'objet de sa colère :

Malheur à Assour, la verge de ma colère,
Et le bâton de mon courroux !
Je l'envoie contre une nation impie ;
Contre le peuple objet de ma fureur, je l'expédie,
Pour le mettre au pillage, en faire son butin,
Et pour le piétiner comme la boue des rues.
Mais lui n'a pas le même plan,
Son cœur n'a pas cette pensée.
Dévaster, c'est le cri de son cœur,
Exterminer des nations en grand nombre !
Car il dit :
Par la force de ma main j'ai fait cela,
Et dans ma sagesse : je suis habile !

.
La hache est-elle glorieuse contre celui qui la brandit,
La scie s'élève-elle contre celui qui la manie ?
Comme si la verge dirigeait la main qui frappe,
Comme si le bâton faisait mouvoir le bras !

.
C'est pourquoi le Seigneur Yahvé des armées
Frappera de langueur ce corps si gras ;
Et sous sa gloire un feu s'allumera,
Comme un feu d'incendie. (x, 5 à 7, 13, 15, 16)
(Trad. Condamin (1))

Esaïe sait que l'armée assyrienne sera frappée avant d'avoir fait la moindre brèche aux murs de Jérusalem ; il sait que le châtement viendra directement de Dieu, sans intermédiaire humain ; il ne sait pas encore l'instrument de ce châtement. Tantôt c'est un bûcher gigantesque, attisé par le souffle de Yahvé, où Assour sera consumé (xxx, 33), tantôt c'est un glaive, « qui n'est pas celui d'un homme », qui frappera Assour (xxxI, 8), ou bien c'est une subite dispersion :

(1) Le P. Albert CONDAMIN, *Le livre d'Isaïe* (1905).

Yahvé les menace et ils fuient au loin,
 Chassés comme la balle des vanneurs au souffle du vent.
 (xvii, 13)

ou encore le retour forcé du fauve dans sa cage :

Je mettrai mon anneau dans tes narines et mon mors à tes lèvres
 Et je te ferai retourner par le chemin par où tu es venu.
 (ii Rois xix, 28, cf. Es. xxxvii, 29)

On comprend qu'avec cette foi, qui est « une absolue certitude de faits qu'on ne voit pas », Esaïe puisse dire à ses concitoyens :

O mon peuple, qui habites en Sion, ne crains pas Assour !
 ... Encore un peu de temps, très peu,
 Et le châtement cessera !
 (x, 24, 25)

Yahvé Şebâôt étendra sa protection sur Jérusalem !
 Il protègera et délivrera,
 Il épargnera et sauvera.
 (xxxI, 5)

Au lieu d'avoir peur d'Assour, Juda doit chercher Yahvé :

Revenez à celui dont vous vous êtes profondément détournés,
 Enfants d'Israël !
 (xxxI, 6)

et :

Qu'ils s'appuyent avec confiance sur Yahvé, le Saint Israël !
 (x, 20)

Nous savons quelle magnifique récompense obtint la foi du prophète : Jérusalem fut sauvée sans aucun secours humain apparent. Et « le départ subit des Assyriens eut plus de conséquences sur la vie des générations suivantes que toutes les conquêtes des rois assyriens, car il assura la vitalité permanente de cette religion qui fut le berceau du christianisme » (1). Le peuple était satisfait, mais Esaïe avait espéré mieux qu'une délivrance momentanée, car les événements n'étaient pour lui que des instants fugitifs ; seul Yahvé demeure, et c'est la foi en lui, et en lui seul, que le prophète voulait cheviller dans l'âme de ses contemporains.

(1) W. Robertson Smith, *The Prophets of Israël and Their Place in History*. Nouv. éd., 1919, p. 356.

IV. LA FOI D'ÉSAÏE

Ce n'est que par le mot de « foi » que nous pouvons caractériser l'attitude du prophète, attitude qui le mettait en si violente contradiction avec ses contemporains, qui étaient en droit, à juger du dehors, de voir là un symptôme de folie ou une tentative anarchique. Ne rien faire pour conjurer le péril qui menaçait le pays, mais attendre ! Nous tenons d'autant plus à parler de foi que l'on a parfois cherché d'autres interprétations à la conduite et aux paroles du prophète.

On a insinué que, dans chaque cas, Esaïe aurait pu posséder des informations personnelles précises sur la situation politique, sur l'état des armées étrangères, qui lui permettraient d'affirmer que le danger n'était pas là où on le voyait. Pareille insinuation est un outrage gratuit fait au caractère d'Esaïe. Il était trop sévère à l'égard de toute politique humaine, trop méprisant de la diplomatie secrète, pour que nous puissions le soupçonner d'avoir fait une politique simplement plus habile, et surtout l'accuser d'avoir fait cette politique sous le couvert du nom de Yahvé.

Serait-ce alors du fatalisme ? Il est certain que l'Orient ancien et moderne nous présente plus d'un exemple de cette disposition à identifier la négligence des moyens naturels de défense, l'inertie, avec la soumission à Dieu ou à Allah. Mais peut-on qualifier d'inertie et de passivité l'attitude d'Esaïe ? Ne voit-on pas qu'il ne se contente pas de ne pas vouloir les alliances avec les puissances étrangères, mais encore qu'il apostrophe ces puissances, qu'il les juge, qu'il les condamne, et qu'au moment où il le fait, c'est-à-dire à l'heure où le sort des armes est incertain, il fait acte d'un courage peu commun ? Puis, s'il ne veut pas certains moyens, c'est qu'il en veut un autre : le recours à Yahvé, et que ce recours implique de la part du peuple toute une conduite morale. Non certes ! Esaïe n'est pas un fataliste !

On a prétendu aussi qu'en proclamant l'inviolabilité de Jérusalem, Esaïe soutenait avec entêtement un dogme nationaliste, celui qui considérait que, de par la volonté de Yahvé, Jérusalem

était intangible. Certes Jérusalem est chère au cœur de ce Hiérosolymite, certes le temple, sur la colline de Sion, est pour lui le symbole de la présence de Dieu (VIII, 18; XXX, 29) et nous verrons que, dans l'avenir qu'il attend, Jérusalem occupe une place centrale. Mais pour lui, Yahvé et ses saintes exigences sont plus que Jérusalem. Si la justice divine l'exige, Yahvé, non seulement détruira Juda, « la vigne qu'il avait plantée » (V, 1 à 7), mais encore le šeôl pourrait bien ouvrir sa large gueule pour engloutir « la richesse et la magnificence de Sion » (V, 14) et, sur son emplacement, « les brebis pourraient un jour paître comme sur un pâturage » (V, 17, cf. III, 8, 26, XXXII, 14). S'il dit ailleurs : « Yahvé a fondé Sion et les malheureux y trouvent un refuge » (XIV, 32), il ne dit rien là qui ne soit conforme à l'histoire du passé et à la situation du présent. C'est un fait avéré que Yahvé a dicté à David le choix de Jérusalem comme capitale, et c'est un autre fait, que lorsque la province est ravagée, les populations chassées par l'ennemi trouvent un refuge dans ses murs. Esaïe ne formule point de dogme. Mais nous ne nions pas que le dogme de l'inviolabilité de Jérusalem ne se soit développé après la délivrance inespérée de 701, que beaucoup de Judéens attribuèrent non à une intervention divine mais à la présence du temple sur la colline de Sion. On pensa alors que Jérusalem ne pouvait être prise. Cette idée apparaît même déjà dans le livre d'Esaïe, mais dans une partie plus récente, les chapitres XXXVI à XXXIX, qui ne nous présentent pas l'Esaïe de l'histoire, mais celui de la légende. Et cette idée s'ancra si fortement dans le peuple que lorsque des prophètes comme Michée (III, 12) ou Jérémie (VII, 4) oseront, pour réveiller les consciences endormies, brandir la menace d'une destruction de la ville et du temple, on leur répondra par un ricanement, on haussera les épaules, et, en regardant à la sainte colline, on dira : « C'est ici le temple de Yahvé ! le temple de Yahvé ! » Voilà le dogme de l'inviolabilité de Jérusalem ; mais ce n'est point l'idée d'Esaïe, quand aux heures du danger, il dit : « Tranquillité et confiance » !

Nous revenons donc à notre affirmation : l'attitude d'Esaïe, négative en apparence, est positive dans son essence, c'est l'attitude de la foi. La foi, c'est pour lui la confiance, la confiance que le salut vient de Dieu ; l'homme ne fait pas son salut, il le reçoit, il le saisit. Cette foi doit devenir en Juda une force po-

litique. Yahvé est tout; sans lui l'homme n'est rien, avec lui l'homme peut tout. Etre avec Yahvé, être à Yahvé, c'est la seule chose nécessaire. Par conséquent, que peuvent contre Juda ces armées qui ne sont pas à l'ordre de Yahvé, et à quoi bon ces alliances qui sont conclues derrière le dos de Yahvé? Et avant d'être un principe politique, la foi est pour Esaïe une religion; elle est toute la religion. Etre religieux c'est avoir foi. La foi fait de la religion une obéissance dans la confiance, et une confiance qui s'exprime dans l'obéissance. Elle est donc un acte moral au premier chef.

Esaïe distingue cette foi de toutes les autres confiances que l'on avait autour de lui: confiances dans les habiletés politiques (xxx, 12), dans la diplomatie secrète (xxix, 14 à 15), dans l'Ethiopie ou l'Egypte (xxxI, 3), dans les armées de terre ou de mer (II, 16; xxxI, 1), dans l'état social (III, 1 à 3), dans les sorciers ou les amulettes (II, 6, 8), dans les sacrifices et les prières (I, 10 à 15); croire en cela, c'est « prendre pour refuge le mensonge » (xxviii, 15). C'est Yahvé seul qu'il faut chercher, c'est au Saint d'Israël seul qu'il faut regarder (xxxI, 1). Pour Esaïe, la foi est la grande force de l'homme, car « elle est le lien spirituel établi entre Dieu et les hommes » (1). Elle est non seulement une attitude de l'âme à l'égard de Dieu, elle est une soumission de la vie tout entière au Dieu dont la souveraineté s'exerce dans les petites et les grandes choses.

La parole par laquelle Esaïe affirme sa foi marque une grande date, et dans la révélation biblique et dans l'histoire religieuse de l'humanité. A cette parole, dite au pusillanime Achaz, sur le chemin du champ du foulon: « Si vous ne croyez pas, vous ne subsisterez pas », jaillit à Jérusalem une source aux eaux plus abondantes et plus salutaires que toutes celles que pouvaient amener l'aqueduc de l'étang supérieur. De la colline de Sion ces eaux devaient se répandre au travers des siècles et des espaces. Lorsque, dans les Psaumes, nous entendons chanter cette certitude: « Yahvé est mon salut! Yahvé est mon berger! Yahvé est ma forteresse! » c'est la voix d'âmes rafraîchies à cette source-là. Lorsque huit siècles plus tard, à Jérusalem, Jésus fait retentir

(1) H. GUTHR, *Jesaja*, R. G. V., 1907, p. 63.

son appel : « Si quelqu'un a soif, qu'il vienne à moi et qu'il boive ! » c'est toujours à cette source qu'il remplit la coupe qu'il tend aux âmes altérées. « Ayez foi en Dieu », leur dit-il encore, « si vous aviez de la foi comme un grain de sénevé, vous diriez à cette montagne : Transporte-toi et jette-toi dans la mer. » Et lorsque Paul libérera les consciences et réveillera la synagogue endormie dans la propre justice, lorsque les Réformateurs au XVI^e siècle ou les hommes du Réveil au XIX^e feront renaître à la vie l'Eglise alanguie, c'est en martelant à nouveau la parole du prophète : « *Sola fide!* par la foi vous êtes sauvés » !

Reconnaissons qu'Esaië fut le premier, non pas à *imaginer* la foi, source de bénédictions — Abraham n'était-il pas déjà le type idéal de la foi? — mais à la *réaliser*, mais à tenter, dans des circonstances historiques précises, datées, en pleine mêlée politique, pour lui et pour son peuple, ce grand « risque de Dieu ».

Quel est le Dieu auquel Esaië ouvre la porte de la foi? C'est Yahvé Šebâôt, l'antique Dieu d'Israël depuis Moïse. Mais ce Yahvé est pour lui *le Saint d'Israël*. « Saint, saint, saint est Yahvé Šebâôt ! » ont crié les saraphs aux oreilles du jeune homme qui allait devenir l'homme de Dieu. Le Saint d'Israël ! tel est le Dieu que, pendant quarante ans, sans se lasser, Esaië ne cessera de prêcher aux oreilles du peuple, au point que parfois il s'entendra dire : « Laisse-nous la paix avec le « Saint d'Israël ! » (xxx, 11, cf. v, 19) (1).

Il vaut la peine de nous arrêter plus longuement sur cette appellation « le Saint d'Israël » (en hébreu : Qedôš Israël), pour en déterminer l'origine et le sens. Esaië n'est point l'inventeur du mot *qâdôš*, ni de son application à la divinité ; nous le rendons en français par l'adjectif *saint*. Mais tandis que ce vocable *saint* éveille toujours en nous une idée morale, cette idée ne se trouve pas toujours dans le terme hébreu et en particulier elle en est complètement absente dans l'ancienne religion d'Israël, précisément avant Esaië. Si, comme on le pense généralement, *qâdôš* dérive d'une racine qui exprime l'idée de

(1) L'expression est certainement d'Esaië. Les quelques passages, où elle se retrouve ailleurs dans la Bible, sont tous postérieurs à Esaië : Psaumes LXXI, 22 ; LXXVIII, 41 ; LXXXIX, 10 ; Jér. I, 29 ; LI, 5 ; Ezéch. XXXIX, 7.

séparation, de mise à part, ce mot désigne le caractère intangible, sacré, tabou, des objets ou des personnes qu'il qualifie. Il est même probable que ce sens a passé des objets ou des personnes en rapport avec la divinité à la divinité elle-même. Il désigne alors le divin en opposition à l'humain, comme il marque la séparation entre le sacré et le profane. Il peut dans ce cas être rendu en français par *divin* ou *sacré*, sans aucune idée éthique. Les Philistins (1), comme le roi de Babylone, parlent de leurs « dieux saints » (Dan. iv, 8, 9, 18, v, 11). Chez les Cananéens, et les Israélites, les prostitués et les prostituées sacrés s'appellent d'un dérivé de *qâdôš*, les *qedéšîm* et les *qedéšôt*; nous n'aurions pas l'idée de leur appliquer l'épithète de Saints ou de Saintes !

Mais le mot a couvert peu à peu tous les attributs que l'on a donnés à la divinité, en particulier ceux de puissance, d'élévation, de force terrifiante. Et lorsque les prophètes, Esaïe le tout premier, eurent de Yahvé une notion morale, le vocable *qâdôš* prit aussi, mais pas exclusivement, le sens moral que nous rendons par *saint*. Pour Esaïe, c'est ce caractère moral qui est le trait dominant de Yahvé, déjà connu comme le Très-Haut et le Tout-Puissant. Par conséquent, quand il dit que Yahvé est saint, il ne veut pas dire seulement que Yahvé est divin, ni que Yahvé seul est Dieu, mais encore qu'il possède la valeur morale que nous appelons la sainteté. Ce n'est pas tout, cette sainteté est avant tout une puissance morale, émanant de Dieu, et à laquelle doit se soumettre l'homme. Elle n'est pas une vertu statique, elle est une vertu dynamique ou mieux une énergie éthique. Elle n'est plus seulement un rayonnement qui éblouit, elle est une force qui consume ce qui n'est pas elle, et qui ranime ce qui est préparé pour elle. Il ne suffit pas au prophète que l'on reconnaisse avec effroi cet éclat de Yahvé, il faut que cet éclat (*kâbôd*) remplisse l'humanité, la terre tout entière. Et ce qui montre bien le caractère moral de cet attribut de Yahvé, relevé par Esaïe, c'est que la justice vécue, pratiquée par l'homme, est la vraie sanctification du nom de Yahvé (v, 16; viii, 13).

De cette foi en la sainteté de Yahvé se dégage pour Esaïe toute une philosophie de l'histoire, de l'histoire du monde comme

(1) Sur une inscription d'Ešmunassar, roi de Sidon.

de l'histoire de Juda et d'Israël. En effet, au fur et à mesure que le monde se découvre à Esaïe par l'apparition de peuples nouveaux à l'horizon de Jérusalem, s'élève aussi sa notion de Yahvé : il doit dominer tous les peuples de la terre. Tous les événements qui concernent ces peuples, tous leurs actes, tous leurs projets sont passés à la pierre de touche de cette sainteté, qui est la seule valeur réelle. « Le moral devient la norme de l'histoire. »⁽¹⁾ La seule histoire qui compte, c'est l'histoire de Dieu au travers du monde. *Gesta Dei per gentes*.

Aussi, lorsque la coalition des Syriens et des Israélites menace Jérusalem, Esaïe, en regardant au Saint d'Israël, déclare que cette alliance monstrueuse sera consumée par le feu de la sainteté (xvii, 1 à 11), que par conséquent il ne faut pas la redouter et que surtout il ne faut pas par peur conclure avec Assour une alliance qui constituerait — et ce qui s'est passé sous Achaz l'a bien montré — une infidélité à Yahvé. Il faut seulement avoir confiance en Yahvé. Si, comme Esaïe le croit, Yahvé veut se servir d'Assour pour briser la coalition qui menace Jérusalem, Assour ne sera dans sa main qu'un instrument. Il s'en servira pour accomplir son dessein, comme il se servirait du vent ou de la foudre.

Lorsqu'Ezéchias songe à s'allier à l'Égypte pour s'affranchir d'Assour, de nouveau le Saint d'Israël révèle au prophète la fragilité d'une alliance où la morale n'a rien à voir et la sainteté tout à perdre. Mais lorsqu'Assour, s'étant affranchi de la main de Dieu et voulant agir pour son propre compte, menace Jérusalem, il encourt le châtement du Saint d'Israël et Jérusalem n'a pas à le redouter.

En tout cela c'est l'honneur de Yahvé seul qui est en jeu. Juda ne doit pas s'imaginer qu'il soit le but dernier des intentions divines. Sans doute, dans les châtements qui tombent sur Aram, sur Israël, sur Assour, Juda peut trouver un répit ou une délivrance. Mais qu'il ne s' imagine pas que ce soit en vertu de ses mérites ou pour qu'il subsiste tel qu'il est que Dieu l'a sauvé. Lui aussi est appelé à sanctifier le nom de Yahvé et cela par la justice (viii, 13; v, 16), c'est-à-dire à se conformer à la puissance sainte, autrement cette sainteté se retournera contre lui ; elle

(1) W. COSSMANN, *Die Entwicklung des Gerichtsgedankens bei den alttestamentlichen Propheten*, 1915, p. 159.

agira comme un feu dévorant pour consumer les crimes et les injustices sociales, les hypocrisies religieuses, qui se sont multipliées pendant l'ère de paix. Tous ceux qui « ont abandonné Yahvé et méprisé le Saint d'Israël » seront rejetés (I, 4 ; II, 6).

Mais, nous l'avons dit, la destruction n'est qu'une des faces de l'activité de la sainteté de Yahvé. Elle est aussi une force de relèvement et de restauration. Elle est une sainteté sanctifiante. Au contact de cette sainteté jaillit dans le cœur du prophète une étincelle d'espérance, espérance que Juda, au moins dans une partie de ses enfants, permettra à Dieu de sauver. Dès le début de son ministère, avant son intervention dans les affaires politique, Esaïe a donné à son fils aîné le nom de *Še'âr Yâšoub* (*un reste reviendra [à Yahvé]*). Ce nom est symbole de menace et de promesse tout à la fois : il n'y aura plus en Juda qu'*un reste*, telle est la menace ; mais ce reste pourtant reviendra à *Yahvé*, voilà la promesse. En prenant avec lui *Še'âr Yâšoub* quand il va à la rencontre d'Achaz pour le conjurer de se confier en Dieu, Esaïe veut inviter le roi à se joindre à ce « reste ». C'est en vain ! Alors Esaïe reporte son espérance sur une minorité, sur un petit groupe de fidèles, d'amis, de disciples, avec lesquels il peut dire :

Moi, j'espère en Yahvé, qui cache sa face à Jacob,
Je m'attends à lui.

Voici, moi et les enfants, que Yahvé m'a donnés,
Nous sommes des signes et des présages en Israël,
De la part de Yahvé Šebâôt

Qui habite sur la montagne de Sion !

(VIII, 16, 18, cf. X, 20 à 21)

S'il en est dans Jérusalem qui doivent survivre aux catastrophes imminentes et être témoins de l'œuvre de Dieu, ce sont ceux qui ont foi :

Voici j'ai placé pour fondement en Sion une pierre
Une pierre éprouvée, une précieuse pierre angulaire, soli-
Qui croira ne chancellera pas ! [dement fondée :

(XXVIII, 16)

Et ce n'est point aux assises de pierres posées par les ouvriers de Hiram au temps de Salomon qu'il fait allusion, mais à des assises spirituelles, à ce petit groupe de croyants appelé à voir

la gloire de Yahvé (1, 25 à 26). Ce « reste » n'appartient pas au passé, il ne subsiste pas en vertu d'un droit héréditaire, ni d'un privilège ecclésiastique ou social, mais uniquement en vertu de sa foi. Ce groupe porte l'avenir en lui, il est la cellule initiale du royaume qui viendra avec Yahvé (1, 19).

Esaïe n'arrête pas l'histoire au moment présent ni à un événement historique déterminé. Ni la première ni la seconde délivrance de Jérusalem ne marquent le terme de la marche de Dieu au travers de l'histoire. Tout ce qui est accompli est aussitôt dépassé. Les événements ne sont que des nuées qui passent devant le soleil, mais il ne darde pas moins ses rayons qui tour à tour brûlent ou font mûrir. Rien ne peut arrêter cette œuvre de Yahvé. « La seule chose réelle sur la terre est l'œuvre de Yahvé pour son peuple » (1). Sa puissance sainte aura le dernier mot de l'histoire. Pourquoi trembler ? Celui qui n'est pas contre elle est avec elle ; mais aussi comment se rassurer ? Celui qui n'est pas avec elle est contre elle.

Inébranlable est cette foi d'Esaïe que Yahvé règne et que la terre doit être pleine de sa gloire. Cette foi se maintient à travers tout le ministère du prophète. On a quelquefois accusé le prophète de versatilité, en faisant observer qu'il parle d'Assour, tantôt comme de l'instrument de Dieu, tantôt comme l'objet de sa colère, et qu'à Juda il annonce tantôt la ruine tantôt la délivrance. Dire cela c'est n'avoir pas compris qu'Esaïe ne veut qu'une chose : créer une disposition religieuse dans le cœur de ses contemporains, des chefs du peuple surtout. Qu'il empêche Achaz de contracter une alliance avec Assour ou interdise à Ezéchias de rompre cette alliance, lorsque malgré lui elle a été conclue, et de lui préférer une alliance avec l'Égypte, l'intention religieuse est la même : attacher l'âme du peuple à Yahvé et le détourner de la confiance en la sagesse humaine, représentée par la politique des alliances avec les États étrangers (2). Au travers des événements, Dieu demeure toujours fidèle à lui-même et il ne varie que dans ses méthodes pour amener l'histoire à la fin qu'il lui destine. Par une image admirable, Esaïe fait

(1) W. ROBERTSON SMITH, *op. cit.*, p. 313.

(2) J. SKINNER, *The Book of the Prophet Isaiah* (The Cambridge Bible), 1915, vol. 1, p. xxxvii.

entendre que l'on ne saurait reprocher à Yahvé d'alterner le châtement et la promesse ; dans ses travaux aux champs le paysan agit-il autrement ?

Le laboureur laboure-t-il toujours ?
 Ouvre-t-il son champ et le herse-t-il toujours ?
 Bien plutôt, lorsqu'il a nivelé la surface,
 Ne répand-il pas la nigelle, ne sème-t-il pas le cumin ?

.
 Le blé est-il broyé ?
 Non ! il n'est pas foulé à perpétuité !
 On fait avancer la roue du chariot,
 On le dépique, on ne l'écrase pas,
 Cela aussi vient de Yahvé Šebâôt !
 Il conçoit de merveilleux desseins,
 Il a des vues grandes ! (xxviii, 24 à 29)

Les « vues de Dieu », ses « merveilleux desseins », son « œuvre étrange », son « travail singulier », voilà des expressions qui reviennent souvent sur les lèvres d'Ésaïe, en même temps que le reproche à ses contemporains de n'avoir point d'yeux pour voir (v, 12 ; x, 12 ; xiv, 24, 26 ; xxviii, 21). Quelle est donc cette œuvre de Dieu préparée de si haut et d'une si longue portée ? Ésaïe nous le dit. Il en reçoit la révélation pendant les heures de ravissement qui parfois lui sont accordées, lorsque, loin de la foule et de la cour, il s'est retiré dans ce quartier solitaire de Jérusalem, qui est devenu pour lui « le val des visions » (xxii, 1). Là il se recueille, il médite, il adore. Il ne veut plus écouter que la parole de Dieu, et il l'entend ; bien mieux il la « voit ». Revenu vers son peuple, et encore tout illuminé de sa rencontre avec Dieu, il laisse sortir de ses lèvres le plan de cette volonté divine, qui ne s'achève dans aucun moment de l'histoire, qui ne s'arrête ni au châtement d'un peuple, ni au salut d'un autre, mais qui traverse le présent pour conquérir l'avenir, comme elle traverse Jérusalem pour s'établir dans le monde.

C'est, par exemple, lorsque tout autour de la cité l'ennemi est là, cette vision proclamée (ix, 1 à 6) (1) :

(1) Il nous est impossible d'admettre l'ésaïcité de toutes les paroles messianiques rapportées dans les chapitres 1 à xxxix du livre d'Ésaïe. Mais nous nous refusons aussi à rejeter, au nom d'un a priori de la critique, toutes ces paroles dans la période postexilique. L'époque assyrienne, où si souvent fut compromise la sécurité de Juda, peut, aussi bien que la période

Le peuple qui marchait dans les ténèbres
 Voit une grande lumière.
 Sur ceux qui habitaient la terre des ombres
 Une lumière resplendit.
 Le joug qui reposait sur lui,
 Le collier sur sa nuque,
 Le bâton de l'oppresseur,
 Tu les brises, [ô Yahvé], comme à la journée de Madian.

Immédiatement derrière cette délivrance prochaine, le prophète voit s'ouvrir une ère nouvelle, celle de la paix :

Toute chaussure qui a piétiné dans la mêlée,
 Tout manteau maculé de sang
 Sont livrés à la flamme,
 Elles deviennent la pâture du feu.

Puis, au travers de ce bûcher qui consume tous les équipements guerriers, Esaïe voit apparaître l'enfant aux attributs royaux et aux noms divins, qui présidera aux destinées de ce nouveau royaume :

Un enfant nous est né, un fils nous est donné,
 Et la souveraineté sera sur son épaule.
 On l'appellera Merveilleux Conseiller, Dieu-Héros,
 Père pour toujours, Prince de la paix.
 Grande est la souveraineté,
 Sans fin la paix sur le trône de David et dans son royaume,
 Affermi et fortifié par le droit et la justice,
 Dès maintenant et à toujours !

Ainsi parle le prophète dans son extase. Mais à son réveil il ne répudie pas cette vision : « Voilà ce que fera Yahvé Şebâôt ! » affirme-t-il dans la claire conscience de son témoignage.

Au milieu du cliquetis des armes, le prophète du Saint d'Israël contemple le règne de la paix ; au-dessus et au-delà des politi-

de l'exil, avoir suscité de grandes espérances d'avenir. Nous savons du reste, par l'histoire des religions, que l'attente eschatologique apparaît déjà dans les époques les plus reculées de l'histoire de Babylone ou de l'Égypte, et que toujours dans le peuple d'Israël, même avant les prophètes, il y a eu des espérances d'avenir. — Sans pouvoir préciser sûrement la date des trois fragments que nous citons : IX, 1 à 6 ; XI, 1 à 8 et II, 2 à 4, nous penchons pour l'hypothèse qui les place peu avant la délivrance de Jérusalem en 701.

ticiens comme Achaz et Ezéchias, il voit apparaître celui qui, revêtu de l'esprit de Yahvé (xxxii, 15), sera appelé par les générations futures — car le nom ne se trouve pas dans la bouche d'Esaië — le Messie.

Dans une autre extase, Esaië a vu plus nettement encore les traits de ce roi (xi, 1 à 8) :

Un rameau sortira du tronc d'Isaï,
 Et un rejeton poussera de ses racines.
 L'esprit de Yahvé se posera sur lui :
 Esprit de sagesse et d'intelligence,
 Esprit de conseil et de force,
 Esprit de connaissance et de crainte de Yahvé.
 Il ne jugera point sur l'apparence,
 Il ne prononcera point sur un oui-dire.
 Mais il jugera les pauvres avec équité,
 Et il prononcera avec droiture sur les malheureux de la terre ;
 Il frappera le violent de sa parole comme d'une verge,
 Et du souffle de ses lèvres il fera mourir le méchant.
 La justice sera la ceinture de ses flancs,
 Et la loyauté la ceinture de ses reins.

Puis, empruntant le langage de la plus haute poésie, le voyant évoque le spectacle de la terre transfigurée par la paix descendue d'en-haut :

Alors le loup habitera avec l'agneau,
 Et la panthère se couchera avec le chevreau ;
 Le veau et le lionceau seront ensemble,
 Et un petit enfant les conduira.
 La vache et l'ourse seront amies,
 Leurs petits gîteront ensemble.
 Et le lion, comme le bœuf, mangera de la paille.
 Le nourrisson s'ébattrà près du trou de la vipère,
 Et l'enfant sevré mettra sa main dans le repaire du basilic.

Notre intention n'est point de faire ici une étude détaillée des idées et des images messianiques d'Esaië, ni d'en rechercher l'origine. Il se peut que tout, dans ce message eschatologique, ne soit pas la création d'Esaië. Car il existait en Israël une eschatologie populaire (Amos v, 18), et c'est peut-être à elle qu'il faut rattacher l'attente de la naissance de cet '*Immânou'el* (Dieu avec nous), dont Esaië dit que, si rapprochée qu'elle soit,

elle sera cependant précédée par la délivrance que Yahvé promet à Jérusalem (VII, 14 ; cf. Amos v, 14). Mais si Esaïe s'approprie cette attente populaire d'un temps nouveau et d'un libérateur, c'est pour la marquer d'une empreinte de sainteté et de moralité qui en fait une figure originale. La souveraineté du Messie ne repose que sur le droit et la justice, son empire ne s'étend que par l'action morale et la foi ; son seul glaive est la parole de Dieu.

Parmi les traits de ce royaume nous relevons d'abord celui-ci : c'est Yahvé qui en est le créateur. Ce n'est pas un royaume qui s'élève d'en-bas, qui se constitue par la force des armes ou l'habileté diplomatique. Ce royaume descend d'en-haut ; son roi a reçu de Yahvé les attributs de sa dignité et les qualités de son pouvoir. Et, dans ces qualités énumérées, il y a comme une dénonciation de celles qu'on ne trouve pas dans les rois contemporains, qui n'ont ni sagesse, ni force, ni intelligence, qui n'ont point de crainte de Yahvé et ne sont pas remplis de son esprit.

Ensuite ce royaume s'établira *sur la terre*. Il est le royaume de Dieu, il n'est pas le royaume des cieux. Esaïe ne connaît pas, par-delà la terre, un monde qui serait une compensation de la vie terrestre. Il ne parle pas du ciel mais de la terre transformée. Remarquons en passant combien ce réalisme devait stimuler l'activité des prophètes et les pousser à hâter l'accomplissement des desseins de Dieu, par l'établissement d'un état de justice et de paix. Une terre nouvelle à la gloire de Dieu, voilà la splendide vision d'Esaïe !

Et cette terre sera nouvelle, parce que ce sera la paix et la fraternité entre les hommes. Avec une rare poésie, il la symbolise par la sublimation des instincts des fauves, qui prendront comme compagnons les douces bêtes dont ils faisaient naguère leur pâture. Hélas ! de nos jours où les hommes nous paraissent plus difficiles à réconcilier entre eux que les animaux féroces, peut-être sommes-nous moins frappés de la hardiesse de cette image. Comprendons au moins que cette prophétie garde sa valeur vingt-six siècles après avoir été prononcée et rappelons-nous, au milieu des guerres et bruits de guerre, des cris de haine ou de vengeance, que notre monde est voulu de Dieu pour la paix. « Heureux ceux qui sont doux car ils posséderont la terre ! »

De toute sa foi dans le Saint d'Israël, dont seule la volonté vaut, Esaïe replace dans l'âge d'or qui vient, le paradis d'où le péché a chassé l'homme, reliant dans une ellipse superbe l'avenir aux origines, comme les regrets des vieillards rejoignent les espérances des jeunes gens.

Sans doute la foi d'Esaïe est encore entachée de nationalisme. La transformation qu'il attend est pour Juda d'abord. Son Messie est de la famille de David. A Jérusalem est posée la pierre d'attente de la cité nouvelle. Mais un plus grand que lui n'a-t-il pas dit et montré que « le salut vient des Juifs » ? Puis son espérance est d'essence trop morale et religieuse pour demeurer nationale, elle tend à l'universalisme. Il est impossible que le Dieu, qui s'est montré plus fort que les dieux d'Assour, ne s'élève pas aussi au-dessus de tous les dieux de la terre. Par Jérusalem, le Saint répandra ses bénédictions sur tous les peuples qui auront accepté sa révélation.

Esaïe en vient à le proclamer, dans un passage qui se trouve aussi dans le livre de Michée (iv, 1 à 5), mais dont nous croyons pouvoir attribuer la paternité à notre prophète :

Il arrivera dans les derniers temps
 Que la montagne de la maison de Yahvé
 Sera fondée sur le sommet des montagnes,
 Qu'elle s'élèvera par-dessus les collines,
 Et que toutes les nations y afflueront.
 Des peuples nombreux viendront et diront :
 « Venez, et montons à la montagne de Yahvé,
 A la maison du Dieu de Jacob.
 Il vous instruira dans ses voies,
 Et nous marcherons dans ses sentiers. »
 Car de Sion sortira la loi,
 Et de Jérusalem la parole de Yahvé.
 Il sera juge entre les nations,
 L'arbitre d'un grand nombre de peuples.
 De leurs glaives ils forgeront des hoyaux
 Et de leurs lances des faucilles.
 Une nation ne tirera plus l'épée contre une autre,
 Et l'on n'apprendra plus la guerre. (ii, 1 à 4)

Ainsi pour Esaïe, la fin dernière de l'œuvre de Yahvé, c'est l'établissement de la paix sur la terre, les peuples ayant remis

à Dieu l'arbitrage de leurs contestations. La révélation de Yahvé sera pour tous ; et cette révélation n'est point une initiation à un rite ou à un mystère, ni une adhésion à un credo, c'est uniquement une révélation morale et religieuse. La « loi » qui sort de Sion, c'est la thorâ des prophètes, cette religion qui ne comporte ni sacrifices, ni cérémonies, mais qui dit au nom de Yahvé :

Repoussez la méchanceté de vos actions loin de mes yeux,
Cessez de faire le mal !

Apprenez à faire le bien ! Recherchez la justice !

(1, 16 et 17)

Il ne s'agit point de faire entrer des étrangers dans l'assemblée d'Israël, au prix de rigoureuses conditions, comme cela sera le cas plus tard, il s'agit de les laisser être éclairés de la lumière qui a lui d'abord sur Israël. Sion est bien la capitale de cette société de nations, mais chaque peuple garde son indépendance, sa religion même. Il n'y a rien de théologique, rien d'ecclésiastique dans cet état nouveau, le Saint d'Israël seul est législateur et juge. On peut se demander si les images de cette vision ne décèlent pas une modification dans l'attente eschatologique du prophète. Après après avoir annoncé la guerre et le châtement, montré Yahvé, « découvrant son bras » contre l'Assyrien ou contre l'Éthiopien, peut-être a-t-il compris que la guerre était en elle-même un mal qui devait disparaître de la terre pour qu'elle soit pleine de la gloire de Yahvé : la sainteté comporte la paix.

Quel idéal plus beau, et plus actuel encore aujourd'hui, pouvons-nous placer devant les regards des croyants, qui disent : « Que ton règne vienne ! » L'Évangile ne l'a pas fait plus grand ou plus beau, mais du rêve, il l'a fait passer dans la voie de la réalisation humaine et historique. Comme le dit fort justement M. Georges Berguer (1) : « Il y a eu quelqu'un chez les Juifs qui a vécu la vie du Messie pressenti. Cet accomplissement héroïque l'a brisé, l'a immolé, parce que, au sein d'un monde attaché au mal, il a laissé tomber tous les traits inférieurs de l'image esquissée pour n'en réaliser que la sublimité. » La Croix, voilà

(1) *Quelques traits de la vie de Jésus au point de vue psychologique et psychanalytique*. Genève, 1920, p. LXXIII.

la condition voilée au regard du Voyant du VIII^e siècle, que l'Évangile découvrit et proposa à l'obéissance de ceux qui étaient demeurés attachés à la vision d'Ésaïe.

Avec la figure du Messie, avec l'établissement de la paix sur la terre, nous avons atteint les dernières limites de l'horizon que contemplait le prophète. Nous avons vu que cette foi découlait de sa notion morale de la divinité, qui est la sainteté même. Mais cette notion d'où est-elle venue à Ésaïe ? Comment a-t-il pu avoir l'audace d'attacher à cette sainteté son espérance d'une régénération du monde ? Qui lui a dit que cette sainteté était pour le présent et pour l'avenir la seule réalité ? Qui lui a livré le message dont il est le porteur ? Certes il y a eu avant lui des prophètes dont l'exemple ou les paroles ont pu l'inspirer, mais ce n'est pas en leur nom qu'il parle. Comme ce Paul, qui est à huit siècles de distance son disciple le plus authentique, il pouvait dire : « L'Évangile, qui a été annoncé par moi, n'est pas de l'homme : car je ne l'ai reçu ni appris d'un homme mais par révélation » (Galates 1, 11 et 12). Yahvé un jour lui a parlé, comment ne serait-il pas devenu prophète ? Et le souvenir de cette heure, confié à quelques disciples, nous a été conservé dans une des pages les plus émouvantes de l'Ancien Testament (VI, 1 à 7) :

« L'année de la mort du roi Ozias, nous dit-il, je vis le Seigneur assis sur un trône très haut et élevé, et les pans de sa robe remplissaient le temple. Des saraphs se tenaient au-dessus de lui ; ils avaient chacun six ailes : deux dont ils se couvraient la face, deux dont ils se couvraient les pieds et deux dont ils volaient. Ils criaient l'un à l'autre : « Saint, saint, saint est Yahvé Šebâôt ! Sa gloire remplit toute la terre ! » A la voix qui criait, les fondements du seuil furent ébranlés et la maison se remplit de fumée. Alors je dis : « Malheur à moi ! je suis perdu ! Moi qui suis un homme aux lèvres souillées, moi qui habite au milieu d'un peuple dont les lèvres sont impures, mes yeux ont vu le Roi, Yahvé Šebâôt ! » Mais un saraph vola vers moi, tenant un charbon qu'il avait pris sur l'autel avec des pincettes. Il toucha ma bouche et dit : « Voici ! Ceci a touché tes lèvres, ton iniquité est enlevée et ton péché est expié. »

Cette heure ne marque point sans doute le début des rencontres de Dieu avec le jeune fils d'Amos ; mais ce fut l'heure décisive

où Dieu vainquit. En pieux et fidèle Israélite, Esaïe aimait à méditer dans le voisinage du lieu saint, résidence de Yahvé sur la colline de Sion. Un jour, au sortir de quelque cérémonie religieuse, il est resté en contemplation et en prière devant le sanctuaire, dont il ne lui est pas permis de franchir le seuil. Deux pensées le pénètrent et l'obsèdent, sans qu'il puisse arriver à les concilier : celle de la majesté du Très-Haut, et celle de l'iniquité de la terre. Il se demande s'il exagère cette sainteté ou s'il prend trop au tragique ce péché. Or ce jour-là, dans le ravissement d'une extase, il *voit* Yahvé si élevé que sa face lui est cachée, et en même temps si proche que les pans de sa robe remplissent le sanctuaire. Au-dessus de lui, des saraphs — peut-être génies du seuil selon la croyance populaire ou figures animales dont il a vu un jour le tracé sur quelque panneau babylonien — proclament par le respect de leur attitude et par leurs paroles, la majesté glorieuse de Yahvé Şebâôt ; les linteaux de la porte vacillent, le sanctuaire se remplit de fumée... Oui ! cela est vrai : Yahvé est un Dieu redoutable. Mais voici que de ce rayonnement un rayon l'emporte en éclat sur les autres, c'est un rayon de gloire divine et de gloire sainte, c'est le rayon de la justice parfaite. Ce rayon pénètre jusqu'au fond de l'âme du jeune homme ; à sa lumière, Esaïe se voit tel qu'il est réellement. Ce qui le saisit, ce n'est pas avant tout le sentiment de sa faiblesse devant le Créateur, c'est celui de son péché. Il se voit pécheur : « Malheur à moi ! je suis perdu, je suis un homme aux lèvres souillées ! » Au : « Saint, saint, saint ! » des saraphs répond le : « Mon péché, mon péché, mon péché ! » du jeune homme. L'obstacle entre Yahvé et la terre, il est là, dans cette souillure, qu'Esaïe, comme les autres, porte en lui. A cette heure il se sent mourir, et il meurt bien réellement à un passé, à un présent, à toute une partie de son être. La sainteté divine le brûle et va l'anéantir... Mais, ô prodige ! au moment où tout va finir, voilà que tout renaît. Cette sainteté est elle-même une puissance qui sanctifie, qui purifie, qui sauve ! « Un saraph vola vers moi, tenant à la main un charbon qu'il avait pris sur l'autel avec des pincettes. Il toucha ma bouche et dit : Voici ! ceci a touché tes lèvres ; ton iniquité est enlevée et ton péché est expié !... » Et cela fut.

Dans la conscience d'Esaïe la puissance de Yahvé est devenue

sainteté, et cette sainteté la force sanctifiante du pécheur. Sans qu'Ésaïe — et il le faut noter — ait présenté sur l'autel aucune offrande, sans qu'il ait accompli aucun rite expiatoire, sans l'intermédiaire d'aucun prêtre, mais « par grâce », pourrions-nous dire en anticipant les étapes de la révélation, à son seul cri de désespoir et de repentance, Ésaïe est purifié, rendu à la vie et armé pour l'action.

Aussi, lorsque trône, temple, autel, saraphs ont disparu, que l'extase a pris fin, qu'il ne reste plus que Yahvé et la conscience du jeune homme, celui-ci entend un appel : « Qui enverrai-je ? » et il répond : « Me voici ! envoie-moi ! » Désormais il est prophète et tout son message tient dans cette expérience personnelle : Yahvé est saint ! nous sommes perdus. Yahvé est saint ! nous sommes sauvés, ayons foi !

Toute sa vie Ésaïe demeura fidèle à la vision de sa jeunesse. Nous avons vu dans quelles circonstances tragiques il poursuivit son courageux ministère. S'il ne nous laisse pas voir, comme Jérémie, au travers d'une prière ou d'une confession, les souffrances intimes de son âme, ce n'est pas qu'elles lui furent épargnées. Il devait être dur à ce bourgeois, disons à cet aristocrate de Jérusalem, d'avoir contre lui ses compatriotes et ses pairs. L'indifférence à laquelle il se heurte lui paraît si tenace qu'il se demande parfois si Dieu ne l'a pas envoyé, moins pour sauver que pour aggraver la responsabilité de ce peuple et hâter son jugement (VI, 9 à 13).

Sauf de quelques intimes Ésaïe ne fut pas compris de son vivant. Il fut un semeur, d'autres furent les moissonneurs. Les pâles réformes cultuelles qu'Ezéchias opéra dans le temple (II Rois XVIII, 3 à 4) ne pouvaient satisfaire son espérance, et grande fut sa déception, au lendemain de la miraculeuse délivrance de Jérusalem, lorsque le peuple au lieu de regarder à « celui qui avait fait ces choses et les avait préparées de loin », se livra à toutes les orgies de la rue, au cri de : « Mangeons et buvons ! » (XXII, 13).

C'est dans les générations qui suivirent qu'il faut chercher les moissons de ces laborieuses semailles : dans les affirmations morales et religieuses du Deutéronome, dans les appels de ce grand prophète, que l'on a appelé l'Évangéliste de l'Exil, et dont la foi rappelle tellement celle de son devancier, que ses

paroles anonymes furent ajoutées aux siennes. Il faut relever l'influence spirituelle d'Esaïe dans l'âme de ces « pauvres », qui s'épanche dans les Psaumes, et qui s'attend fermement à Yahvé, et aussi dans le cœur de ceux qui, à l'aurore de l'ère chrétienne, s'écrient : « Nos yeux ont vu ton salut ! » (Luc II, 30). Et il ne se trompe point cet antique vitrail de la cathédrale de Chartres qui représente l'évangéliste Matthieu porté sur les épaules du prophète Esaïe.

Esaïe, lui, ne connut que la joie des visions célestes. Il fut et resta l'homme de la foi, l'homme des principes éternels, au milieu d'une génération et d'une époque qui ne voulaient connaître que les résultats immédiats et les succès tangibles. Comme Moïse à la porte de Canaan, Esaïe mourut sans avoir vu poindre le jour qu'il avait annoncé. « Mais, on l'a dit avec raison (1), c'était assez pour un homme d'avoir guidé les destinées de son pays au travers de ses premières rencontres avec les puissances mondiales, qui, à leur rude façon, préparaient le chemin d'une civilisation nouvelle, d'avoir signalé dans l'univers des principes de gouvernement moral, qui faisaient du monothéisme une force agissante dans l'histoire, d'avoir enrichi l'eschatologie de la figure du Roi idéal, d'avoir formé dans l'État juif un parti prophétique, chez qui la religion de l'esprit se détacha définitivement de son enveloppe nationale, d'avoir laissé derrière lui un exemple illustre de cette foi pour laquelle « les choses visibles sont pour un temps et les invisibles pour l'éternité ».

AUGUSTE GAMPERT.

(1) J. SKINNER, *Op. cit.*, I, p., XLV.
